

Méditation

Petit credo pour une dernière rentrée

Comme beaucoup le savent déjà, dans un an je cesserai mes activités professionnelles au sein de notre Église pour me rapatrier à Genève et entamer une retraite qui sera, je l'espère, tout sauf un retrait.

Alors à l'orée de cette dernière année parmi vous, je souhaiterais partager ici ce qui constitue mon armature éthique et théologique, ce qui motive l'élan de mon ministère et me donne la force de tenir chaque jour debout.

Pour ce faire, je voudrais placer ce « credo » sous l'égide d'un théologien et d'un philosophe. En ces temps de transition fondamentale de la pensée que nous vivons, ils représentent la fin d'une certaine façon de faire de la théologie et probablement aussi la fin d'une certaine philosophie. Mais en même temps, leur réflexion demeure encore pleine de sens pour moi, comme les restes habités d'un monde en train de disparaître.

Le premier, c'est le théologien allemand Jürgen Moltmann qui dans son livre phare, *Théologie de l'Espérance*, dit ceci : « le-la théologien-ne ne se contente pas d'interpréter autrement le monde, l'histoire et la condition humaine : il s'agit pour lui-elle, dans l'attente de la transformation divine, de les transformer ».

Le second, c'est le philosophe français Paul Ricœur, qui disait lors d'un interview : « une tradition n'est vivante que si elle permet d'innover ».

Je me placerai donc autour de ces deux notions fortes : transformation, innovation. Proches l'une de l'autre, elles disent bien le cœur de ce que traverse notre société actuelle. La question sous-jacente à ce double mouvement, c'est de savoir quelle place occuper dans le processus : entre passivité rigide et activité critique, je choisis délibérément la seconde.

Car ce qui m'anime en tant que personne, avant toute inscription sociale (pasteure depuis bientôt 40 ans, théologienne inlassablement, directrice de musée un certain temps), c'est cette énergie déployée pour à la fois tenter de transformer le monde et permettre à ma tradition religieuse d'innover.

Mais cette énergie n'aurait été que du vent si elle n'avait pas été portée par les valeurs qui fondent ma vie.

La première, celle de la justice, me vient de mon héritage protestant français et donc minoritaire et de mon origine familiale alsacienne, c'est-à-dire un entre-deux aux confins des langues et de la géographie. Une exigence de justice qui va de pair avec une responsabilité éthique, celle de se battre contre toute exclusion. La théologienne France Quéré, trop tôt disparue, m'avait dit un jour que le propre de la tradition protestante, sa marque de fabrique en quelque sorte, c'était certes la liberté de conscience mais aussi, et sur le même plan, la défense des faibles.

La valeur de l'excellence qui m'aura habitée depuis toujours n'a pas bonne presse, souvent réduite à l'ambition et au paraître. Loin d'une performance, l'excellence reste néanmoins pour moi un horizon nécessaire pour participer à la transformation du monde.

La dissidence, qui me vient de ma réflexion sur la question du genre, entre patriarcat et domination, je la définis comme une énergie rebelle et un esprit de révolte non-conformiste. Toutes choses qui ont bien marqué le siècle passé mais qui semblent très peu présentes sur la scène publique actuelle, si conforme à un modèle dominant. Et pourtant seuls des grains de dissidence parsemés au cœur de nos vies rendront tout déplacement possible.

Pour clore, momentanément, ce credo très personnel, entre transformation et innovation, je confesserai une foi en un Divin incarné. Bien sûr, au cours de son histoire, le christianisme a répondu diversement à la question du comment Dieu s'incarne en l'humain. Entre l'affirmation selon laquelle la seule incarnation possible réside en celle effectuée par le Christ et l'affirmation de voies de salut plurielles et donc sur le même plan, on s'est beaucoup exclu à force d'anathèmes et de condamnations réciproques.

Je préfère quant à moi m'éloigner de ces rivages et penser un Dieu incarné en l'humain mais d'une manière que nous avons peine à seulement imaginer. Pour cela, il faut accepter de s'abandonner, de se dénuder, de quitter une perception rassurante du Divin, parce que reflet de nos propres attentes.

Comme le dit maître Eckart, « beaucoup de gens veulent regarder Dieu avec des yeux dont ils regardent les vaches. Et ils veulent l'aimer comme ils aiment les vaches. On les aime pour leur lait et leur fromage et donc par égoïsme. C'est ainsi qu'agissent tous ces gens qui aiment Dieu pour la richesse matérielle et la consolation du cœur ; ceux-là n'aiment pas vraiment Dieu mais plutôt leur intérêt personnel ».

En revanche, pour tenter d'appréhender une certaine forme d'incarnation, il suffit de renoncer à une vision égoïste de Dieu. Il reste, pour reprendre les mots mêmes du mystique à « prier Dieu pour qu'il me fasse perdre Dieu ».

C'est exactement ce à quoi je vais m'employer durant cette (dernière) année !

Isabelle Graesslé